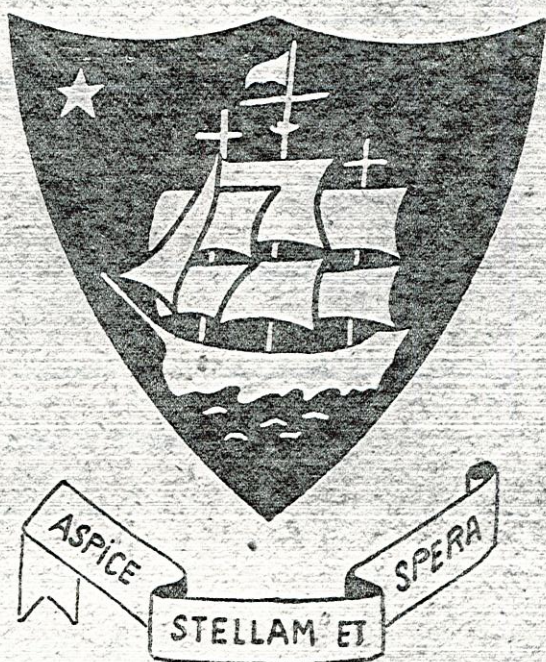
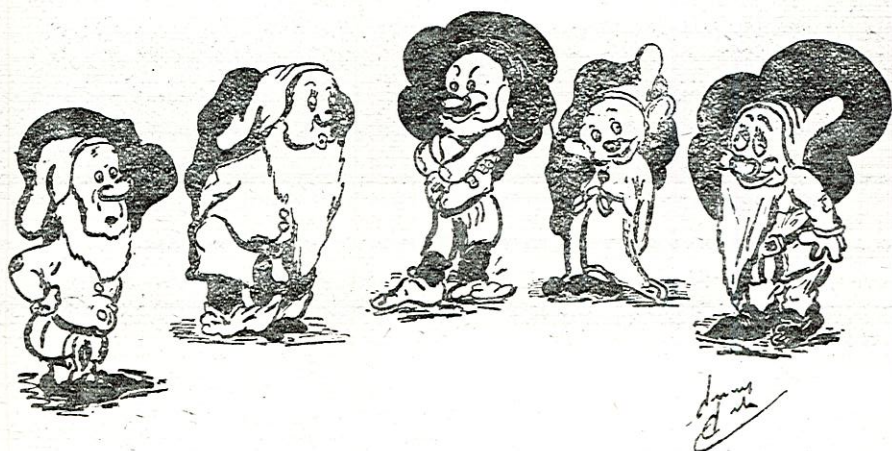


BON-SECOURS



B R E S T **N° 73** **Janvier 1952**



FÊTE DES ANCIENS

de Notre-Dame de Bon-Secours

Ce fut une réunion pour le moins animée et nous avons constaté que bien des Anciens — même s'ils ont dépassé la quarantaine — n'ont pas encore oublié l'art du chahut sympathique.

M. LEROUX avait abandonné sa paroisse du Passage-Lanriec et, sans hésiter, traversé tout le Finistère, pour venir passer quelques moments agréables avec ses chers Anciens. Le Vieil Oncle chanta la messe, et nous exhorta dans son sermon à rester fidèles à l'esprit de Bon-Secours. Le chant du cantique à Notre-Dame de Bon-Secours ne manqua pas d'éveiller bien des résonnances dans le cœur de tous les Anciens. A la fin de la messe, M. MAZEAU nous rappela les morts, en particulier notre condisciple Bernard ROBIN.

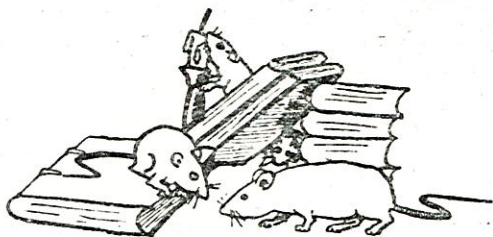
La réunion proprement dite commença avec un peu de retard, car il fallut attendre l'arrivée de ceux qui assistaient au service célébré à la mémoire des morts de l'abri Sadi-Carnot. Comme d'habitude, notre président, M. le Commissaire général DUJARDIN, fit le compte rendu moral et financier de

l'Association. Puis M. le Supérieur prit la parole. Les orateurs parlèrent de constructions, de terrains, de plans, de chiffres, de millions, d'actions : de quoi faire les délices de juristes et de financiers. Les discussions se poursuivirent pendant plus d'une heure, dans la fumée des cigarettes, généreusement offertes par l'un des nôtres particulièrement bien placé. Le Docteur GUYADER nous ramena à des préoccupations moins ardues. Clairement, sans termes techniques, il nous parla de la « guérison anormale » d'un aveugle qu'il avait lui-même examiné à Lourdes.

12 heures 45 : la salle d'étude se vida... erreur, la salle de réunion. Ah ! ces vieilles habitudes de collégien, il faut bien du temps pour s'en défaire ! Nous pénétrâmes dans « l'Antre » de M. l'Économe, qui nous fit servir un repas sur lequel il ne fit certes pas d'économies. Des boute-en-train, heureusement répartis, surent rapidement créer l'atmosphère et animer le banquet. Au dessert, M. GEORGELIN nous fit une démonstration de ses talents de chanteur en interprétant « Le Cor » et « Les Goélands ». Puis vinrent les toasts — assaisonnement habituel de toute réunion d'Anciens : du PENHOAT, « jeune Ancien », leva son verre à la prospérité de l'École. M. le Chanoine PENCRÉACH évoqua le vieux Bon-Secours. M. DUJARDIN remercia les Anciens présents, blâma les absents. Remontant à Origène et Abraham, M. le Supérieur clôtura la série en nous parlant de la jeunesse du cœur et de l'esprit.

Notre vœu et celui de tous les Anciens est qu'il y ait encore beaucoup de réunions fraternelles comme celle-ci.

Claude PARIS, Alain TUARZE.



Monsieur l'abbé Mazeau nous quitte

Il est de bon ton aujourd'hui d'être pressé ou du moins de s'en donner l'air : « Je n'ai pas le temps ! » Et c'est ainsi qu'à Daoulas, les voyageurs passent et ne s'arrêtent pas. Ces revenants d'un autre âge, eux-mêmes, ces garçons qui-ont-encore-des-jambes, à Daoulas ne veulent pas s'arrêter. Ils marchent et marchent éperdument. Ils savent chanter, ils chantent même, mais ce n'est que pour marcher. A l'ombre du chêne — nous sommes en Cornouaille — s'ils s'arrêtent, ce n'est que pour se reposer. Ils marchent. Ils passent sans rien voir nos garçons qui-ont-encore des jambes, mais qui n'ont plus le temps.

« Je suis myope, disait-il, et c'est très commode, je ne vois que ce que je veux voir... Je suis myope par vocation, pour mieux voir les choses. » Cet original, doucement entêté et fier de sa disgrâce, eût pris le temps de s'arrêter à Daoulas, pour y savourer de bien belles choses. Car Daoulas, depuis des siècles, offre ses merveilles romanes, son église abbatiale et son cloître, ses trésors architecturaux de la Renaissance bretonne.

Daoulas les propose, bien modestement, à l'admiration des trop rares passants qui consentent à faire l'ascension de la vieille cité.

On ne s'arrêtait pas à Daoulas. Désormais il le faut : M. le Curé attend ses Anciens de Bon-Secours.

M. l'abbé MAZEAU nous a quittés au mois d'Octobre : Monseigneur lui confiait la cure de Daoulas.

Il était arrivé à Bon-Secours en 1926. Un congé d'études de deux années à l'Université catholique d'Angers lui permit d'obtenir, en 1930, la licence ès sciences mathématiques. Il assura dès lors au collège un enseignement scientifique, que la guerre et une longue captivité viendront interrompre.

Bon-Secours était détruit ; mais la vie renaissait, sous l'ardente impulsion du Révérend Père BOURÉ. En 1947, les élèves commençaient à accéder aux classes d'examens. M. MAZEAU enseignait à Saint-Yves de Quimper depuis 1945 ; il fut nommé Directeur de Bon-Secours. Il succédait au cher M. PENCRÉAC'H, qui avait accepté de guider, en bon père de famille, les premiers pas du nouveau Bon-Secours. Le nouveau Directeur assumait en même temps l'enseignement des mathématiques dans les hautes classes.

Bon-Secours vivait en paix...

Vint la tempête ; c'était en Mai 1949. Les Pères Jésuites s'en allaient et Bon-Secours faillit sombrer.

A la demande de Monseigneur, M. le Directeur resta à son poste pour maintenir l'esprit de la maison, assurer l'enseignement des mathématiques et poursuivre, auprès des Anciens, le travail d'information et d'amitié qu'avait entrepris notre Vieil Oncle.

En Octobre 1949, la vie reprenait au collège.

De nombreuses générations d'élèves ont apprécié les belles qualités de clarté, de méthode, qui ont fait le succès de l'enseignement de M. MAZEAU. Elles ont été sensibles à la profonde curiosité intellectuelle de ce professeur de sciences, qui sut garder très vif le goût de l'histoire, de la littérature, de la théologie, un professeur dans la grande tradition de Bon-Secours. Elles ont été marquées par cet esprit de foi et ce sens du devoir qui animaient visiblement l'enseignement de ce prêtre, qui a consacré vingt-cinq ans de sa vie à l'éducation des jeunes gens.

Pendant deux années, M. le Directeur fut, dans notre corps professoral, l'Ainé discret et bienveillant dont les conseils judicieux et la serviabilité rendirent notre tâche aisée. Qu'il me permette de lui en exprimer à nouveau nos sentiments de respectueuse gratitude.

Nos vœux et nos prières l'accompagnent.

Ne passons plus Daoulas sans nous arrêter.

Le Supérieur.

Au fil des jours

18 Septembre : Rentrée.

Le 30 Juin dernier, nous nous réjouissions d'appartenir à l'une des Académies choisies comme terrain d'expérience par notre Ministre de l'Éducation Nationale, en mal de réformes et de nouveautés. Tandis que dans le reste de la France, les collégiens devaient, quelques jours encore, continuer leur travail scolaire, malgré-la chaleur qui invite au sommeil, nous bondissions vers la joie des vacances. Les premiers de tous, nous allions pouvoir réaliser ces rêves merveilleux où nous nous réfugions, lorsque la monotonie de notre tâche se faisait trop lourdement sentir, ou que la voix du professeur nous berçait doucement.

Hélas ! toute médaille a son revers. Voici le 18 Septembre. Il faut quitter le domaine enchanté des vacances. Comment se défendre, comme les poètes, d'un sentiment de mélancolie, en pensant à la fuite rapide des plus beaux jours ? Le vieil Homère avait raison : « Les hommes pareils aux feuilles mortes... »

Depuis hier soir, les pensionnaires ont retrouvé leur collège. De nouveau le règne de la discipline... le coucher en silence. Après un rapide coup d'œil sur le passé, les Anciens se sont laissé glisser dans le sommeil. Pour eux, les mères ne sont plus de « coupables absentes ». Les nouveaux ont peut-être versé quelques larmes secrètes. Enfermés pour la première fois dans une « sombre école », ils ont dû se trouver bien seuls dans « le désert du grand dortoir ». Gageons cependant qu'ils n'avaient pas l'âme aussi noire que se

l'imaginait Sully Prudhomme et qu'aucun d'eux n'aurait fredonné, même s'il les avait connus, ces vers pleins d'effroi :

*La lueur des lampes y tremble
Sur les linceuls des lits de fer !
Le sifflet des dormeurs ressemble
Au vent sur les tombes, l'hiver.*

Si d'aventure ils ressentent un peu de tristesse, ils doivent se consoler en pensant que, dès samedi soir, ils reverront « de leur maison fumer la cheminée ».

Les externes rentrent plus joyeux. Ils n'ont dit qu'un demi-adieu à la liberté.

La traditionnelle messe du Saint-Esprit nous rassemble à la chapelle. Rien n'y a changé. Notre-Dame de Bon-Secours nous accueille toujours avec le même sourire — le sourire d'une mère heureuse de veiller sur ses enfants. Saint Joseph est là, son humble hache à la main, nous rappelant l'austère loi du travail. Dans une brève allocution, M. le Supérieur évoque le mystère de notre âme : « Mon Père et moi, nous viendrons en lui... » Il nous rappelle que nous devons être des « vivants », et pour cela donner une grande place à la prière dans nos journées.

1-4 Octobre : Retraite de rentrée.

La perspective du recueillement et de la réflexion nous fait toujours peur, tellement il nous est plus facile de vivre à la surface de notre âme. La retraite de rentrée se présente à nous comme un mauvais moment à passer. Il nous faut pourtant avouer que le R. P. GWENAEL, franciscain, du couvent de Kermabeuzen, Quimper, a su nous tirer de notre torpeur. Nous avons trouvé en lui un ami des jeunes, dynamique, à l'enthousiasme communicatif. Il connaissait nos problèmes d'adolescents et les solutions qu'il nous apportait nous trouvaient ouverts et accueillants.

Maintenant nous saisissons mieux la vérité de cette parole de saint Jean : « Dieu est amour. » Cette vie ardente

qui coule dans nos veines, ce monde si beau qui s'offre à notre possession, nous savons que c'est par amour que notre Père du ciel nous les a donnés. Mais nous savons mieux aussi que tout cela n'est rien à côté de la vie divine elle-même. C'est celle-ci qu'il nous faut conserver à tout prix, en engageant dans la bataille toutes les forces vives de notre être : notre intelligence, pour en mieux pénétrer les richesses, notre volonté, pour échapper à tout ce qui la menace sans cesse, notre sensibilité, pour répondre à l'amour par l'amour. Religion plus personnelle, prière plus vraie, voilà ce que le Père GWENAËL nous a fait entrevoir et désirer. Qu'il en soit remercié.

C'est M. l'abbé MOUSTER, vicaire à Saint-Martin de Brest, qui a prêché la retraite des élèves de deuxième division. Discretion ou insouciance de cet âge heureux, nos jeunes condisciples nous ont fourni peu de renseignements sur ce qu'ils ont entendu. Nous savons seulement qu'ils ont beaucoup apprécié leur prédicateur.

Faits et méfaits d'une grève ou la chronique de l'inquiétude.

Le 18 Septembre, les effectifs des classes de philo-math étaient bien squelettiques. Qui s'en étonnerait ? Il faut pour parvenir à ce haut degré de science et de gloire, essayer tant de tempêtes, franchir tant de caps dangereux ! Et surtout il y avait la grève des examinateurs, ces boucs émissaires que professeurs et élèves rendaient responsables de tout le mal : les admissibles de Juin et ceux qu'une note éliminatoire n'empêchait pas de se représenter en Octobre, attendaient chez eux que l'on voulût bien sonder, une fois encore, leur science. D'une main « journalière et nocturne », ils feuilletaient leurs manuels, pour leur dérober leurs trésors cachés. Cette fois, rien n'était laissé à la chance, trop mauvaise servante, pour qu'une fois de plus on se fiât à elle. L'une après l'autre, les matières innombrables du programme livraient leurs secrets, jusque là jalousement gardés. Mais les examinateurs s'obstinaient... le Ministre s'obstinaient...

Le 11 Octobre, une brusque éclaircie dans le ciel noir : les écrits commencent et se passent sous l'œil débonnaire de la police. L'espoir renaît. La délivrance semble toute proche. Mais nos malheureux camarades ne sont pas encore au bout de leurs déceptions : malgré les appels répétés du Ministre, on ne trouve pas de correcteurs. Qu'à cela ne tienne ! La bataille a eu lieu, pourquoi s'avouer vaincu et refuser d'entrer dans le sanctuaire de la philosophie ou des mathématiques élémentaires ?

Le lundi 18 Octobre, les sept philo-math du début voient arriver une quinzaine de nouveaux, heureux de pouvoir enfin puiser aux trésors de la sagesse. Adieu versions latines et versions grecques, adieu dissertations littéraires ! Que tout cela semble bien futile. Nous voici maintenant en face de vrais problèmes : la conscience, la liberté, l'habitude... l'existence de l'âme... Mais s'il fallait un jour redescendre en Première, retrouver Voltaire, Rousseau et Verlaine ? Cette pensée, si jamais elle effleure l'esprit de nos camarades, est aussitôt chassée comme un mauvais rêve. Se trouvera-t-il jamais un correcteur ou un examinateur au cœur assez dur, pour imposer une nouvelle année de Rhétorique à des candidats simplement malchanceux ? D'ailleurs, y aura-t-il une correction, y aura-t-il un oral ? Il y a seulement quelques jours, on le souhaitait. C'était le seul remède à l'angoisse qui minait les courages les plus solides. Maintenant on espère que les examinateurs et le Ministre resteront sur leurs positions et que l'on se contentera, après quelques semaines de statu quo, de constater et d'entériner un état de fait.

Hélas ! les copies seront corrigées, il y aura un oral. Telle est la mauvaise nouvelle que la T. S. F. diffuse, que les journaux répètent, ô ironie du sort, aux approches des vacances de la Toussaint. Il faut de nouveau se replonger dans les manuels de Première, bien moins intéressants que les cours de philosophie ou de mathématiques. Que de choses déjà oubliées ! Heureusement que les examinateurs ont reçu des consignes d'indulgence...

Les vacances de la Toussaint sont terminées. L'examen

a eu lieu. Les candidats ont une fois de plus connu la fièvre et l'angoisse. Maintenant les jeux sont faits. Tout rentre dans l'ordre. Quelques élèves ont été confirmés dans leur titre et d'autres, malheureusement, déclarés usurpateurs. Certains se consolent en pensant qu'ils pourront se familiariser avec l'anglais que les programmes les auraient obligés à délaisser un peu en philosophie...

21 Novembre : Expériences d'électrostatique.

Qui aurait surveillé l'arrivée de M. AUBERTIN à Bon-Secours, aurait remarqué qu'il revenait, chaque semaine, de sa lointaine presqu'île de Crozon, chargé d'appareils mystérieux, qu'il s'empressait de cacher aux regards indiscrets, dans le repaire de la Science installé au bout de l'étude des moyens. Que préparait-il ? Des expériences d'électrostatique qui eurent lieu le mercredi soir 21 Novembre. Si vous voulez connaître les secrets de cette science, adressez-vous au professeur lui-même ou à quelque futur physicien s'il en est parmi nous. Je m'avoue incapable de vous les transmettre, sans risquer de me tromper.

8 Décembre : Fête de l'Immaculée Conception, Fête du Collège.

Le matin, nous assistons à la grand'messe chantée par M. l'abbé FRABOLOT. Dans son sermon, M. l'abbé ROLLAND, vicaire à Saint-Martin de Brest, nous fait sentir toute la grandeur et la beauté de la Vierge et nous invite à imiter sa pureté et son humilité.

Quelle chance ! la Fête tombe un samedi. Nous sommes en vacances jusqu'au dimanche soir.

Fin du trimestre.

Noël approche. Les examens écrits et oraux de fin de trimestre ont eu lieu. Devant tous les élèves réunis, M. le Supérieur proclame les résultats, tandis qu'au nom de tous

ses camarades, Pierre AUBRY, élève de philosophie, offre ses vœux de bonne année à tous les professeurs. Dans une langue toute simple, notre condisciple se plaît à rappeler que le travail est à l'honneur à Bon-Secours et que la formation qu'on y reçoit, jointe à l'influence familiale, peut conduire jusqu'à l'acceptation héroïque de la souffrance. Le nom de Bernard ROBIN lui vient tout naturellement aux lèvres.

Une équipe d'élèves.





Carnet de Famille



PLUS HAUT SERVICE

Le R. P. René DANGUY DES DÉSERTS, séminaire des Missions, Chevilly, a été ordonné prêtre à Paris, le 7 Octobre 1951.

Le R. P. Michel JAOUEN, S. J., a été ordonné prêtre, le 30 Juillet 1951, à Lyon.

L'Abbé Jean-Paul CŒLEMBRIER, de la Mission de la Mer, a été ordonné sous-diacre, le samedi 22 Décembre 1951.

Henri BÉCHEN, élève de Première l'an dernier, a commencé son noviciat au couvent des Franciscains de Kermabeuzen, à Quimper.

Xavier LESPANOL est entré, en Octobre dernier, au Grand Séminaire de Quimper.

Alain CAROF est entré au séminaire de la Mission de France à Lisieux.

MARIAGES

Yves CAROF, Rédacteur de l'Administration Générale d'Outre-Mer, avec Mlle Françoise ESCHALIER, Kersaint, le 29 Août 1951.

Jean DE VALLIÈRE avec Mlle Christine DE LANGLE, Morlaix, le 6 Septembre 1951.

Charles GASTINEAU, Ingénieur E.N.I.A., avec Mlle Irène GLASER, Ingénieur I.N.A., Paris, le 15 Septembre 1951.

Jean-Robert LE FLOCH (frère de Michel 2°) avec Mlle Denise MORVAN, Brest, le 25 Septembre 1951.

Jacques PONDAVEN, frère de Jean et de Pierre, avec Mlle Yvette ROUFFET, Cherbourg, le 6 Octobre 1951.

Jacques HUBERT, Ingénieur des Arts et Manufactures, avec Mlle Florence MAUREL, Saint-Cloud, le 6 Octobre 1951.

François AUBRY, Ingénieur E.N.S.M., avec Mlle Marie CAROF, Kersaint, le 31 Décembre 1951.

Guy VENDEUVRE avec Mlle Yolande PEYROT DES GACHONS, Auxerre, 5 Janvier 1952.

Maurice NOEL, Enseigne de Vaisseau de première classe, Croix de guerre T.O.E., avec Mlle Anne NICOL, Redon, le 5 Janvier 1951.

DÉCÈS

Jacques LAGATHU, Officier des Équipages de réserve, frère de Claude (2°).

Amiral DE BOISANGER, ~~Saint-Urbain~~.

NAISSANCES

Véronique, fille de M. et Mme H. GAULTIER DE CARVILLE, le 5 Juillet 1951, à Noyon (Oise).

Philippe, fils de M. et Mme BORIES, Paris, le 6 Juillet 1951.

Bruno, 5° enfant de M. et Mme GEFFROY, Plouescat, le 28 Juillet 1951.

Philippe GUÉNÉ, frère de Christian (7°) et Gilbert (9°), Brest, le 16 Août 1951.

Gwenola, fille de M. et Mme HÉNAFF, Pouldreuzic-Labadan, le 26 Août 1951.

Marie-Thérèse, fille de M. et Mme MARTIN, sœur de Michel (élève de 6^e), Landerneau, le 27 Août 1951..

Bertrand, fils de M. et Mme BOUSQUET, Brest, le 28 Août 1951.

Claude-Denise, fille de M. et Mme Charles PAVOT, Argenton, le 13 Septembre 1951.

Christine, sœur de notre ancien élève Dominique CAROF, Guichainville (Eure), le 27 Septembre 1951.

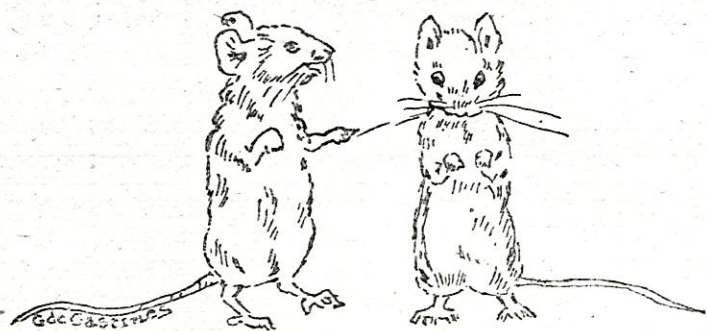
Yves, fils de M. et Mme LE MEUR, Brest, le 8 Octobre 1951.

Frédéric-Etienne-Gilles, fils de M. et Mme GUYADER, frère de Marc, Brest, le 9 Octobre 1951.

Gwenola GUYOMARCH, sœur de Jean-Yves (10^e), Brest, le 29 Octobre 1951.

Béatrix BACHELLERIE-VIEUX, sœur de Dominique (7^e) et de Patrick (10^e), à Brest, le 31 Octobre 1951.

Philippe-François, frère de Joël RÉTIÈRE (1^{re}), Brest, le 15 Décembre 1951.



Nouvelles des Anciens

Jean POCHARD, qui fut élève à Bon-Secours de 1906 à 1912, nous fait savoir qu'il a quitté l'armée en 1946 comme Colonel, après avoir commandé la 1^{re} Demi-Brigade de Chasseurs de 1944 à 1945 et la Subdivision de Grenoble de 1945 à 1946. Depuis 1947, il remplit les fonctions de Commissaire de Province des Scouts de France en Tunisie.

Paul CASTEL a passé sa deuxième partie de baccalauréat et fait actuellement des études de droit à Rennes — où il peut rencontrer Jean PONDAVEN et Jean LE BRIS qui ont choisi la même spécialité.

Patrick POISSON continue son stage à la Banque à Nantes où il rencontre souvent le P. JENGER, ancien professeur de philosophie à Bon-Secours.

Georges MÉZENNEC nous écrivait de Saumur en Septembre dernier : « Nommé Sous-Officier, je suis actuellement à l'encadrement des jeunes. Les tirs, manœuvres, conduite tous véhicules, les sports, les courses auto, armement, radio occupent la majeure partie de notre temps. C'est une vie des plus intéressantes, toujours au grand air, en contact direct et constant avec les hommes que nous instruisons. La tâche est rude et délicate, mais c'est une excellente préparation à la carrière d'officier qui, je l'espère, m'attend. Pour ce, j'entre en Octobre prochain en corniche militaire à Strasbourg, préparer le concours de Saint-Cyr. Je vais donc bientôt me replonger, avec plaisir, dans les vieux bouquins, quelque peu délaissés depuis les cours de M. MAZEAU et de M. AUBERTIN. »

Quand il a reçu l'invitation à l'Assemblée générale des Anciens de Bon-Secours, le R. P. PRUCHE se trouvait à

Ottawa-Canada. Il se préparait à rejoindre la France après dix mois de vie canadienne. Sa lettre nous fait part de son enthousiasme : « Ici, les hasards-des conférences et des prédications m'ont amené à voir beaucoup de choses et de gens, à parcourir pas mal de pays. Du lac Saint-Jean (Maria Chapdelaine !) au sud de l'Ontario, d'Ottawa à l'embouchure du Saint-Laurent ! Grand pays bien sympathique et très attachant, où l'on peut faire encore des centaines de milles dans la forêt, sans rencontrer âme qui vive, vers le Nord ou l'Ouest ; où le seul moyen de transport reste encore, hors la grande artère du Saint-Laurent, le canoë indien et le portage de lac en lac, de fleuve en fleuve... ; où Pâques ressemble à un Noël très enneigé des Alpes. Mais on y sent battre le cœur de notre vieille France et beaucoup de choses à Québec restent profondément émouvantes et parlantes... L'Université de Montréal tourne sur un pied dont nous n'avons aucune idée en France, avec des cours (400 étudiants au cours de diététique : cuisine) plus qu'inattendus, que professent gravement des centaines de maîtres !... »

Nouvelles Adresses

Jacques HUBERT, Aspirant de Réserve, Croiseur Georges-Leygues, Toulon, Var.

R. P. Marcel L'HARIDON, Couvent des Dominicains, 5, rue Jean-Jaurès, Poitiers.

Gilles GÉLÉBART, Sainte-Marie-de-Monceau, Paris (8°).

Un de nos glorieux anciens : Le Docteur Reilly

M. le Chanoine COURTET, Curé de la cathédrale, Quimper, nous a signalé un article de « Match » (10 Novembre 1951) intitulé : une grande découverte d'un savant français, en nous précisant qu'il s'agit d'un Ancien de Bon-Secours, le Docteur REILLY, membre de l'Institut. Nous nous faisons un

plaisir et un honneur d'évoquer dans notre bulletin la figure de ce glorieux Ancien.

Le Docteur REILLY, âgé de 64 ans, chef de laboratoire à l'hôpital Claude-Bernard à Paris, a été brusquement tiré de l'ombre par une découverte d'importance mondiale : le virus de la maladie des griffes de chat.

Voici comment Georges REYER raconte cette découverte dans « Match ».

Un matin de l'hiver 1948, une famille de quatre personnes se présente à l'hôpital Claude-Bernard. Le père, la mère et les deux enfants sont atteints d'une maladie infectieuse dont les symptômes, à l'examen clinique, peuvent être pris pour ceux de la tuberculose des ganglions, ou ceux de la maladie de Hodgkin. Le Docteur REILLY se livre à un examen bactériologique qui révèle qu'il ne s'agit ni de tuberculose, ni de maladie de Hodgkin, mais d'une maladie inconnue. Restait à découvrir l'agent d'infection. Presque au même moment, un médecin de Cincinnati (U.S.A.) signalait plusieurs cas de la même maladie et émettait l'hypothèse qu'il pouvait s'agir d'un virus spécifique au chat.

Personne n'était mieux préparé à sa recherche que le Docteur REILLY.

Dès son retour de la guerre 1914-1918, il avait transformé son petit laboratoire de la porte d'Aubervilliers en un véritable laboratoire de recherches scientifiques. Avec son maigre traitement, des crédits dérisoires et l'aide de ses amis résidant aux colonies, il se procura tous les animaux sauvages dont il avait besoin pour ses expériences. Aidé d'un garçon de laboratoire, un ancien de Verdun, Légion d'honneur et Croix de guerre avec dix-sept citations, qui devint bientôt son ami, son « zoo » se développa. Le jeune savant et le « dompteur » allaient souvent ensemble, le samedi après-midi, acheter au zoo de La Samaritaine, le singe qui manquait à leur collection. Pour acheter la nourriture de leurs bêtes sauvages, « le patron » et le garçon de laboratoire devaient parfois se passer de dîner. Un singe surtout, un « callitriche » très féroce, était d'une voracité extraordinaire.

Après plusieurs mois de recherches, le Docteur REILLY constate que l'infection inconnue qui alarme toute l'Amérique présente des analogies avec la « tuléramie » — transmise par le lièvre et le renard. Il en déduit que « la maladie des griffes de chat » pourrait être provoquée par un virus filtrant.

Pour connaître l'effet du microbe en question, il l'inocule à son assistant, le Docteur TOURNIER, qui s'offre comme « sujet d'expérience ». Aucun résultat. Le Docteur REILLY a recours alors à sa ménagerie. En un an, il fait cent quinze inoculations portant sur quinze espèces différentes. Aucun résultat positif.

« Une nuit, le Docteur REILLY se souvient brusquement de son « callitriche » dont l'extrême sensibilité lui avait permis de mener à bien ses expériences sur la pathologie de la variole. » (REYER)

Après de nombreuses démarches, il réussit à se procurer de nouveau un singe de cette espèce. Aussitôt il tenta sur lui l'expérience et, cette fois, le résultat est positif. Il ne resté plus qu'à déceler le virus dans le pus prélevé dans les ganglions du singe. Grâce à des procédés de coloration dont il a le secret, REILLY parvient à voir le fameux virus et à découvrir le remède de la maladie qu'il provoque.

Grâce à REILLY, les patients atteints de cette affection bénigne ne donneront plus lieu à des erreurs de diagnostic et ne seront plus traités pour des maladies infectieuses graves, comme la tuberculose des ganglions, ou la maladie de Hodgkin.

Le Docteur REILLY est un homme modeste, qui a horreur qu'on s'occupe de lui, un ascète qui a consacré toute sa vie à la science.

Voici comment Georges REYER nous le présente :

« Il ne parle jamais de ses travaux, mais de ceux de son laboratoire, et s'il cite des noms, ce sont ceux du Docteur MOLLARET, du Docteur DEBRÉ ou du Docteur TOURNIER, ses assistants.

Des gens avec lesquels il travaille depuis trente ans ne sont jamais allés chez lui. Il habite, depuis vingt ans, un petit logement de trois pièces au premier étage d'une vieille maison

du quartier de l'Odéon. Ses fenêtres donnent sur les murs gris de l'Institut catholique où une plaque de marbre rappelle qu'« ici Edouard BRANLY découvrit la radioconduction qui devait donner naissance à la T.S.F. ». Ses voisins, qui l'ont croisé cent fois dans l'escalier, n'ont jamais osé lui adresser la parole. Sa concierge elle-même le connaît à peine. Elle le voit chaque matin passer devant sa loge à 9 heures précises, monter dans une voiture qui l'attend à la porte et rentrer le soir à 8 ou 9 heures. Si l'on frappe à sa porte, il ne répond pas. En sept ans, il n'a reçu que trois visites.

Pourtant, les rares personnes qui le connaissent bien savent que sous cet extérieur glacial se cache une sensibilité très vive et une âme d'artiste...

Cet homme singulier inspire un véritable culte à ceux qui travaillent avec lui. « REILLY n'est pas seulement un génie, un homme de la classe d'un Claude BERNARD, c'est un saint », affirme l'une des sommités médicales d'aujourd'hui qui a vécu des années près de lui.

Peu de gens savent que, pour vivre, le Docteur REILLY doit, deux fois par semaine, faire subir « la visite d'embauche » aux employés d'une grande banque parisienne. Ce très grand « Monsieur », qui pourrait être l'un des médecins les plus riches et les plus célèbres de Paris, a la pudeur de l'existence qu'il a volontairement choisie. Il a fallu lui arracher sa candidature de membre à l'Académie de Médecine. Tout récemment, on lui a offert une chaire au Collège de France. Il l'a refusée. En fait comme Léautaud, il pourrait dire qu'il n'a jamais connu la pauvreté : il l'a toujours ignorée.

Tel est le Docteur REILLY — cet inconnu — sans doute l'un des plus grands savants et certainement l'un des fonctionnaires les plus mal payés de France. »

La vie du Père Ricard

Le R. P. MARSILLE, professeur à Saint-François-Xavier, a eu la délicate pensée de nous annoncer la parution prochaine de la « Vie du Père RICARD » qu'il a préparée en collaboration avec le R. P. JENGER.

L'esprit de Bon-Secours revivra sous nos yeux en la personne de celui qui se consacra corps et biens à son collègue et sut nous donner la preuve ultime du dévouement.

Ces leçons ne seront pas perdues ; nos Anciens se feront un religieux devoir de les méditer.



Adressez **vos cotisations** à

Monsieur Jean LOSTIS

17, Rue Jean-Jaurès — BREST

C. C. P. RENNES 73-672

Membre à partir de	300 frs.
Donateur à partir de	500 frs.
Bienfaiteur à partir de	1.000 frs.
Etudiants	150 frs.

La cotisation est annuelle et court du 1^{er} Janvier au 31 Décembre

Le Gérant : J. TROMEUR.

1-52. - Dép. lég. 1952, 1^{er} trim., N° 7978

I.C.A., 17, rue Jean-Jaurès, BREST.

